

Charles Pennequin

Comprendre la vie

**CHARLES
PENNEQUIN**

P.O.L
Extrait de la publication

Comprendre la vie

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

BIBI, 2002

MON BINÔME, 2004

LA VILLE EST UN TROU, 2007

Chez d'autres éditeurs

LE PÈRE CE MATIN , Carte Blanche, 1997

ÇA VA CHAUFFER, Derrière la salle de bains, 1998

MOINS ÇA VA, PLUS ÇA VIENT , Jardin Ouvrier, 1999

FACIAL, Facial, 1999

DEDANS, AL DANTE, 1999

PATATE, Le jour, Pascal Doury, 2000

1 JOUR, Derrière la salle de bain, 2001

BOBINES, CD, Studio Croix des Landes, 2001

LETTRE À J.S., Al Dante, 2001

ÉCRANS, Voix/Richard Meïer, 2002

BINE, Ikko/Le corridor, 2003

BIBINE, L'Attente, 2003

MERCI DE VOTRE VISITE, Mix, 2003

JE ME JETTE, Al Dante 2004

LES DOIGTS, Ragage, 2006

LAMBINER, Dernier Télégramme, 2007

MOINS ÇA VA, PLUS ÇA VIENT, réédition, Dernier Télégramme,
2008

POÈMES À MES PETITES PUTAINS, L'Âne qui butine, 2008

TUÉ MON AMOUR, CD, Trace Label, 2008

PAS DE TOMBEAU POUR MESRINE, Al Dante, 2008

TROMAGANDA, Le Dernier Cri, 2008

Charles Pennequin

Comprendre la vie

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du Livre.*

© P.O.L éditeur, 2010
ISBN : 978-2-8180-0006-9
www.pol-editeur.fr

Cette femme est morte.

Cette femme est morte. Maintenant je le sais. Elle vient de mourir. Tous les deux nous étions là, dans la nuit. Toute cette nuit à mourir. Toute une nuit ensemble à se parler. Et elle savait qu'elle finirait par mourir, même si je lui disais que non. Je n'ai fait que ça. Lui dire que non. Mais elle morte. Elle a fini par mourir. Je l'ai encore dans mes bras. Elle est morte sur moi. Sa tête est contre moi, sur mes jambes repliées et je la touche avec mes mains. Toute la nuit nous avons essayé de parler. Toute la nuit nous nous parlions

mais parfois je m'endormais, puis je me réveillais en sursaut. Il fallait que je lui parle. Et elle me répondait. Parfois elle mettait du temps. Peut-être s'endormait-elle aussi. Mais peut-être était-elle déjà ailleurs. Loin. Nous étions sur une route. En plein milieu de la route et nous y sommes encore. Nous sommes en plein milieu mais c'est une route pas très fréquentée. On avait espéré voir du monde. Mais jamais personne n'est passé. On s'en moquait d'être écrasé. En fait, on n'y pensait même pas. On était dans la nuit. Sur la route et c'était là l'endroit pour mourir. Dans le silence total. Il n'y a jamais eu un bruit. Sauf quand on se parlait. Sauf quand j'éclatais en sanglots et qu'elle me regardait effarée. Sauf quand elle me disait des choses, comme : ça va ? Elle me demandait tout le temps si ça allait. Elle avait l'air de s'inquiéter. Et moi je la voyais partir et bien souvent j'avais vraiment envie de me sauver. Toute la nuit j'ai pensé à ça. Même en la regardant, je me disais : autant la laisser. Autant partir. Autant foutre le camp pendant qu'il en est encore temps. Ça ne sert à rien de rester. Et je me disais ça, non pas parce qu'elle allait mourir, je disais ça parce que ça

ne me disait rien de rester. Rester et gémir. Me réveiller en sursaut. Il aurait mieux valu faire une petite balade. Un petit bout de chemin dans la nuit sans rien autour. Et sans elle surtout. Elle qui faisait que mourir. Qui n'arrêtait pas de mourir. Qui n'en finissait plus. Ça durait ça durait. Pourquoi mourir ? À quoi ça sert de faire autant de remue-ménage ? En fait, même morte elle ne peut pas s'empêcher de m'emmerder. De continuer à m'emmerder. Que je pense à elle. Que je fasse comme si elle était là. Que je continue de la tenir dans les bras. Sans arrêt sans arrêt. Qu'elle me fasse encore chier à n'en plus finir. Mais toutefois, cette nuit c'était beau. On se quittait. On était doux. Je pense que j'ai eu des gestes. Sans doute pour la plupart doux. Sauf un. Là j'ai failli lui coller la paume de ma main. La repousser. Je crois que je l'ai repoussée mais qu'une seule fois en tout et pour tout.

Je lui ai peut-être même dit des inepties. Je me demande. Là je la vois morte. Sa bouche est ouverte. Grande ouverte. C'est drôle je vois ses dents. Sa langue qui pend. Elle a vraiment une tête d'animal. Je ne savais pas qu'on mourait

comme ça. Je n'avais jamais assisté à la mort de quelqu'un. C'est la première fois. Et accompagner la mort de quelqu'un toute une nuit. Une très très longue nuit. Qui n'est même pas une nuit comme on a l'habitude. On dirait que la nuit dure plusieurs jours. Et on dirait même que nous sommes encore à la limite entre la bête et l'homme. Que cette nuit-là nous fait perdre toute identité. Que cette nuit nous transforme. Que rien n'est habituel, sauf peut-être parfois des gestes qui nous reviennent. Comme ce coup dans la figure que je lui ai donné. Mais c'était comme machinal. Une réaction bizarre. Pas contrôlée. C'est comme si je voulais résister. Et elle aussi. Je pense qu'elle a peut-être senti ça. Mais moins. Elle s'en foutait. Elle mourait. Il n'y en avait plus pour longtemps. Alors du coup tout pouvait changer. On pouvait faire de nous des animaux. N'importe quoi pourvu que ça passe. Tandis que moi je me levais. Je faisais des bonds. Je n'étais vraiment pas tranquille. C'était comme si on était dans une gaine. Quelque chose du temps et qu'on n'arrivait pas à se dépatouiller avec notre nouvelle histoire de mort qui durait. On

savait que ça finirait bien. Mais ça n'en finissait pas malgré tout. Et pourtant on redoutait la fin. Comme si on était suspendu dans le temps et même qu'il n'y avait plus de temps. Il y a pourtant eu un temps, car maintenant elle est morte. Mais le jour n'est pas vraiment là. Pas tout à fait. Je ne sais pas. Peut-être fait-il jour quelque part. Mais ça m'étonnerait. Et tout dort encore. Et sur la route il n'est pas prêt d'arriver le voyageur. Le conducteur. Le sauveur. Le fangio. Le massacreur. L'imbécile ou le travailleur. C'est la même chose. Le forcené. L'endormi au volant. N'importe qui. N'importe quoi. Une moto. Une voiture. Un camion. Un engin de toutes les tailles. Un truc qui fait du bruit. Qui vrombit. Qui nous ratatinera comme des crêpes. On nous ratatinera pas. On nous laissera là. On ne veut plus de nous. Plus personne. Et surtout pas d'elle. Moi encore je peux me faire ratatiner. Ou alors me sauver. Aller voir ailleurs si j'y suis. Mais elle elle reste là. Elle est morte là. Elle est dans mes bras et bon débarras. Et moi je ne sais quoi faire d'autre que la tenir. La regarder. Et regarder un peu autour. Mais sans plus. Je m'en fous d'autour. Je m'en fous d'ailleurs.

Je m'en fous aussi peut-être un peu d'elle. Sauf que là elle est morte et c'est autrement que je la regarde. Maintenant qu'elle est morte elle mérite un minimum d'attention. Un minimum de savoir-vivre pour cette brave bête. Car, en effet, ce n'est plus qu'une bête morte. Un corps qui est un corps humain mais qui est mort. Donc à quoi ça lui sert d'être encore un humain ? Ce n'est plus qu'un tas d'organes sans vie et c'est tant mieux. Ouf. Enfin il est comme il est. Il a plus besoin de faire le mariole pour épater la galerie du monde. Moi je ferais mieux d'en faire autant. Je pense à cette nuit où j'ai cru mourir. Bien des fois j'ai tâté mon poul pour savoir un peu si je ne défailtais pas. Je me prenais la main. J'écoutais. Au début on aurait dit que le poul faisait semblant de battre. Car parfois il ralentissait. Le cœur n'en pouvait plus. Alors j'arrêtais de respirer pour lui donner du courage. Mais il continuait tout de même de battre. Alors je respirais à nouveau et pendant quelques secondes il me faisait croire que ça marchait bien. Pas d'inquiétude. Ça bat régulier. Mais en fait ce n'était que subterfuge. Dès que je commençais à compter les pulsations il s'arrêtait à

nouveau. Ou alors il décidait de ralentir et de redémarrer très lentement. À une pulsation toutes les dix secondes peut-être. Ou plus. Je suis pas fixé. Et puis d'un coup on aurait dit comme un train lancé à fond dans la descente et approchant un tunnel. Tchou tchou. Attention attention ici le conducteur nous allons tous y laisser notre peau. Dans cinq minutes nous nous écraserons attachez vos ceintures. On peut mourir comme ça. D'un coup. Seul ou accompagné. Mais souvent on meurt seul. Comme on est né. Personne ne nous accompagne. Moi je l'accompagne mais en même temps je n'ai pas osé mourir avec elle. Je l'ai laissée mourir. Car de toute manière elle est née sans moi. Nous ne sommes pas nés en même temps et donc nous n'avons rien à voir ensemble. Pourquoi est-ce qu'il faudrait vivre avec quelqu'un ou obéir à ses lois ? À toutes les lois même. Alors qu'en fait nous naissons seuls et nous mourons seuls. Donc ce n'est pas la peine de se charger inutilement de la vie sociale, intellectuelle, bourgeoise, culturelle, scientifique, politique. Qu'ils se démerdent les autres s'ils veulent faire semblant de s'appartenir. À tu et à toi et

aussi contre toi. Tout contre ou opposé. Tout rentré. Boulotté dedans. Tout amour et toute haine. Tout ça comme un bal épuisant. Une musique pénible qui dure et qui n'en finit pas de durer et que personne ne songe à arrêter l'orchestre. Alors qu'en fait très peu dansent encore. Certains dansent mais c'est pour la médaille. C'est parce qu'à la fin on leur a dit qu'il y avait une médaille. Mais il n'y a pas de médaille. Personne n'aura de récompense. On remballera aussi sec. On remballer comme ça aussi sec depuis la nuit des temps.

Je ne sais pas ce que j'ai pu lui dire durant toute la nuit. Je sais qu'à un moment donné elle m'a parlé des lumières et qu'elle aimait les choses un peu idiotes. Qu'elle aimait l'idiotie. Qu'elle avait une attirance pour la bêtise. Et qu'elle aimait quand la lumière était proche. Que les choses soient ensemble. La bêtise et la lumière. Et que tout ça tourne. Que ça nous tourne autour. J'ai rien compris. Elle m'a dit aussi qu'elle voyait un animal qui la regardait et qu'il était beau. Il la regardait de très près. Yeux dans les yeux. Et il était très beau. Et par-

fois il voulait s'en aller mais il suffisait de lui dire non. De faire Chut. De faire des bruits avec la langue. De claquer sa langue dans sa bouche comme pour dire non. Non, d'un ton sec. Très durement, grâce à ce claquement de la langue dans la bouche. Et l'animal se décidait à rester. Il n'insistait pas. Il restait là, sans bouger. On pouvait penser qu'il n'avait aucun endroit où aller, mais qu'il aurait bien voulu aller voir quand même. Qu'il n'avait fait que ça durant toute sa vie. Sa vie remplie d'allers et retours pour aller voir quand même. Et revenir d'avoir vu. Cette nuit encore il lui fallait aller voir. Mais maintenant ça suffit. On arrête d'aller voir. Ça suffit. Un coup sec avec la langue. Clac. On reste là! Les bras autour de la brave bête qui a claqué du bec. L'autre bête voit la bête qui se meurt. Qui se meurt en détaillant toutes les choses qu'elle aurait pu sauver de la vie. Toute sa vie qui défile à vitesse grand v. Toute une vie d'attente. S'attendre pour foutre le camp. Moi je l'avais maintenant sur les bras cette brave femme. Une très brave femme je pense, qui imaginait par contre n'importe quoi. Qui s'imaginait une famille. Qui voulait cette famille. Qui

s'en protégeait aussi. Une famille avec à sa tête une mère. Une mère pénible. Une mère insatiable. Une mère enfant. Une mère éloignée et une mère possessive. Elle m'a tout raconté. Elle m'a tout fait voir. J'ai moi-même subi tout ce qu'on peut subir avec cette mère. Tout ce qui est imaginable et ce qui l'est moins. Car il y a eu tout un tas de moments dans la nuit où elle m'a présenté à sa mère. Et sa mère a fait la petite fille. Et sa mère a fait l'oiseau blessé. Et sa mère a fait des caprices. A emmerdé tout son monde. Nous a fatigués plus qu'il ne faut. Nous a usés jusqu'à la corde et surtout moi. Elle, la morte, n'a pas tant souffert que ça de sa mère qu'elle venait de s'inventer. Comme de toutes les autres qu'elle a pu créer pour m'emmerder. Il faut bien le dire. Il faut bien avouer que tous ses racontars ce n'était que dans le but de m'emmerder. Elle m'a aussi créé une mère à moi. Elle m'a aussi affublé d'un père. Tantôt asphyxiant. Tantôt totalement absent. Je me suis moi-même surpris à la croire. J'ai fini par accepter l'hypothèse que j'avais eu des parents et que même j'allais leur rendre visite durant la nuit. J'ai tout eu avec elle. J'ai eu des

parents, des frères et des sœurs, que j'inventais là pour ne pas être en reste. Et des enfants. Beaucoup d'enfants. Des enfants à aimer et d'autres à ignorer. Elle m'a inventé des femmes aussi. Toutes plus mortes les unes que les autres. Je n'ai jamais eu la paix et maintenant que je l'ai la voici sur les bras et quoi faire d'autre. Attendre qu'elle tombe d'elle-même ? J'aimerais bien qu'on me débarrasse de cette femme avant qu'elle ne devienne une charogne. Il paraît que non loin de là, il y en avait une semblable. Un ami, que je m'étais fait pour l'occasion, m'avait dit qu'une autre de ses connaissances était bien embêtée. Car cette charogne était sur son passage. Il ne pouvait plus aller respirer l'air pur. Il ne pouvait plus aller faire ses courses et même chez lui, ce n'était plus vivable. Car au fur et à mesure elle empesait tout. Il l'a enjambée un jour pour aller chercher de l'aide, pensant que sans doute que quelqu'un l'avait oubliée là et qu'il la recherchait. Il a trouvé quelqu'un en effet qui voulait bien dire que cette femme lui avait appartenu. Mais ce type a déclaré qu'il en avait d'autres. Alors du coup l'ami est reparti chez lui sans rien

dire. Ça lui paraissait logique. Puis ça devenait vraiment intenable. Et puis ce n'était pas une raison. Cette femme lui barrait vraiment la route et qu'allaient dire les gens s'ils passaient par là ? Il fallait s'en débarrasser. Il enjamba à nouveau la victime. C'est le mot qu'il avait soit-disant prononcé. Puis retourna voir le type. Un vacher apparemment. En tout cas un type spécialisé dans la vache et pas seulement. Sachant un peu tout faire mais ne se préoccupant de rien. Il alla donc le voir et lui dit que ça le dérangeait. Qu'il ne pouvait plus passer à cause de sa bonne femme. Elle lui bloquait le chemin. Alors le type lui dit Ah oui. Eh bien poussez-la ailleurs ! Et voilà qu'il a fallu répartir le corps un peu partout dans la maison pour ne pas être trop encombré. Tout simplement parce que son propriétaire s'en fichait éperdument. La mienne de morte n'avait pas de propriétaire connu. Trop indépendante. Tout le temps un truc qui coince. Tout le long de sa nuit comme quelque chose qui ne va jamais deux jours durant. Tout au long de sa vie ou plutôt de cette nuit, toujours un pet de travers. Elle ne pouvait donc pas intéresser quelqu'un

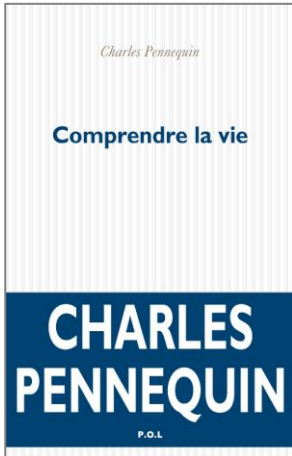
à part moi. Mais moi il m'arrivait souvent de ne pas m'intéresser à elle. Récemment, juste au début de cette nuit interminable, un autre moment interminable aussi. Un moment où c'est moi cette fois qui ai failli mourir. J'avais essayé de la semer sur une autre grande route. Je lui disais que franchement je m'ennuyais avec elle. Que je n'avais vraiment rien à faire avec elle. Je lui demandais de montrer son cul aux automobilistes. De se foutre à poil et de voir si les voitures allaient s'arrêter. Il n'y avait pas encore de voitures mais on sait jamais. Dès fois qu'il en y aurait une. Montre ton cul je lui avais dit. Elle ne voulait pas le faire. Du coup c'était à moi de le faire. Je montrais mon cul. J'avançais le pantalon baissé sur cette grande route. Attendant le chauffard impénitent. L'abruti de service. Le monsieur pressé même dans la nuit. Car les gens sont pressés. Même quand il n'y a plus rien qui presse. Les gens se pressent. Même quand vraiment il n'y a rien et qu'il faut dormir. Ils se pressent pour aller dormir. Ou ils se pressent pour se réveiller. Ils se pressent pour vivre. Ils se pressent pour être. Ils se pressent de solitude. Tout est seul et pressant.

Opressant de solitude. Tout est destiné à la solitude. Alors qu'on soit pressé ou non, jamais de toute façon ça finira autrement. Jamais ça ne pourra finir autrement. Jamais on n'a vu ici ou ailleurs, à tous les temps, à toutes les latitudes quelqu'un qui avait survécu à la vie. C'est bien ce que je lui ai dit à ce moment de la nuit où nous avons perdu la voiture. La mienne. Et que nous sommes encore une fois rentré à pied tout le long des rocades et même des autoroutes qui bordaient la ville. Nous nous sommes battus. Parfois je lui disais, je m'ennuie avec toi. Du coup elle me poussait sur le talus et moi je l'attrapais et la faisais tomber. Je m'écrasais sur elle et nous nous endormions quelque temps. Je sais qu'on a eu ces moments-là interminables. Beaucoup pour en arriver à ce dernier où elle est morte. Il n'y aura pas d'autre nuit et moi aussi sans doute je vais mourir comme ça. D'un coup. Sans crier gare. Le cœur va finir par lâcher si je ne bouge plus. Si je ne m'alimente plus. Si je ne fais rien de spécial que regarder la morte en face. Je finirai par avoir mon coup aussi. De toute façon ça ne sert à rien de rester là à attendre que

quelqu'un passe. Si quelqu'un passe, on pense toujours que c'est pour nous secourir. Ou pour nous aimer. Si quelqu'un passe, on pense toujours que politiquement il va se tenir tranquille. Et qu'il n'aura pas d'intentions autres que celle d'être avec nous. Puisqu'il est notre semblable et que donc nous n'avions rien d'autre à faire qu'à nous regarder. À nous parler et à nous aimer. Mais en réalité, il aura toujours quelque chose derrière la tête. Depuis la nuit des temps tout est fait pour que ça se passe ainsi. Il n'y a pas un peuple qui n'a pas été massacré à cause de la meilleure des pensées. Pas un n'a échappé. Pas un seul n'a pu échapper à l'autre. Son envahisseur. Et simplement parce que tous les penseurs lui ont donné raison avant l'acte. Toute la pensée a été fabriquée pour que l'homme se détruise. Il suffit d'observer un savant pris dans ses derniers retranchements. Où l'on oppose à sa pensée nos pleurs. Où on lui montre nos morts tout autour. On pense qu'il va s'apitoyer un instant. Mais il n'en est rien. Il va nous dire qu'il s'interdit toute émotion. Et qu'il faut peser le pour et le contre.

Achevé d'imprimer en février 2010
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2154
N° d'édition : 174012
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2010

Imprimé en France



Charles Pennequin
Comprendre la vie

Cette édition électronique du livre
Comprendre la vie de CHARLES PENNEQUIN
a été réalisée le 10 février 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2010
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818000069)
Code Sodis : N41954 - ISBN : 9782818002780
Numéro d'édition : 174012